

## Blaise PASCAL, *Les Pensées*, 1670.

*Ennui.* — Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être en plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent, il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le  
5 chagrin, le dépit, le désespoir. (B131 L622 S515)

*Divertissement.* — Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient  
10 d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achète une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville. Et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que  
15 parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective et qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si  
20 misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure, où l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde. Et cependant, qu'on s'en imagine accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S'il est sans divertissement et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point. Il tombera par nécessité dans  
25 les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies, qui sont inévitables. De sorte que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois  
30 sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu ou dans le lièvre qu'on court, on n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu'on recherche ni les dangers de la guerre ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous dé-  
35 tourne d'y penser et nous divertit.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement. De là vient que la prison est un supplice si horrible. De là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c'est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition  
40 des rois de ce qu'on essaie sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs. Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi et à l'empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté,  
45 ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères qui nous en détournent, mais la chasse nous en garantit. Et ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire, s'ils répondaient comme ils devraient le faire s'ils y pensaient

bien, qu'ils ne recherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui  
50 les détourne de penser à soi et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet  
attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires  
sans repartie. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connaissent pas  
eux-mêmes. Ils ne savent pas que ce n'est que la chasse et non pas la prise qu'ils  
recherchent. Le gentilhomme croit sincèrement que la chasse est un plaisir grand  
55 et un plaisir royal. Mais son piqueur n'est pas de ce sentiment-là.

Ils s'imaginent que s'ils avaient obtenu cette charge ils se reposeraient ensuite  
avec plaisir et ne sentent pas la nature insatiable de la cupidité. Ils croient chercher  
sincèrement le repos, et ne cherchent en effet que l'agitation.

Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation  
60 au-dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles. Et ils ont un  
autre instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait  
connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos et non pas dans le tu-  
multe. Et de ces deux instincts contraires il se forme en eux un projet confus qui se  
cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agi-  
65 tation et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera si, en  
surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte  
au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie, on cherche le repos en combattant quelques obs-  
tacles. Et si on les a surmontés, le repos devient insupportable par l'ennui qu'il en-  
70 gendre. Il en faut sortir et mendier le tumulte. Car ou l'on pense aux misères qu'on  
a ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de  
toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir du fond du  
cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin. Mais qu'on  
juge quel est ce bonheur qui consiste à être diverti de penser à soi.

75 Ainsi l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune cause  
d'ennui par l'état propre de sa complexion. Et il est si vain qu'étant plein de mille  
causes essentielles d'ennui, la moindre chose comme un billard et une balle qu'il  
pousse suffisent pour le divertir.

« Mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela ? » Celui de se vanter demain  
80 entre ses amis de ce qu'il a mieux joué qu'un autre. Ainsi les autres suent dans leur  
cabinet pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qu'on  
n'aurait pu trouver jusqu'ici. Et tant d'autres s'exposent aux derniers périls pour se  
vanter ensuite d'une place qu'ils auront prise, aussi sottement à mon gré. Et enfin  
les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus  
85 sages, mais seulement pour montrer qu'ils les savent, et ceux-là sont les plus sots  
de la bande, puisqu'ils le sont avec connaissance, au lieu qu'on peut penser des  
autres qu'ils ne le seraient plus s'ils avaient cette connaissance.

Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose. Don-  
nez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne  
90 joue point, vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il recherche  
l'amusement du jeu et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y  
échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il re-  
cherche, un amusement languissant et sans passion l'ennuiera, il faut qu'il s'y  
échauffe et qu'il se pipe lui-même en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce  
95 qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se  
forme un sujet de passion et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte  
pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont  
barbouillé.

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique et qui  
100 accablé de procès et de querelles était ce matin si troublé, n'y pense plus mainte-  
nant ? Ne vous en étonnez pas, il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier  
que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas  
davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui  
de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là.  
105 Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque

passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement il n'y a point de joie. Avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état.

Prenez-y garde, qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, sinon d'être en une condition où l'on a le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? Et quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les renvoie à leurs maisons des champs, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leur besoin, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux. (B83 L45 S78)

*Divertissement.* — La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour celui qui la possède, pour le rendre heureux par la seule vue de ce qu'il est ? Faudra-t-il le divertir de cette pensée comme les gens du commun ? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux de le divertir de la vue de ses misères domestiques pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser, mais en sera-t-il de même d'un roi, et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ses vains amusements qu'à la vue de sa grandeur, et quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit ? Ne serait-ce donc pas faire tort à sa joie d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air ou à placer adroitement une barre, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ?

Qu'on en fasse l'épreuve. Qu'on laisse un roi tout seul sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnies, penser à lui tout à loisir, et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères. Aussi on évite cela soigneusement et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement à leurs affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide. C'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant bien qu'il sera misérable, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Je ne parle point en tout cela des rois chrétiens comme chrétiens, mais seulement comme rois. (B142 L137 S169)

*Divertissement.* — Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser. (B168 L134 S166)

*Divertissement.* — Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les saints et Dieu.

— Oui, mais n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ?

— Non, car il vient d'ailleurs et de dehors et ainsi il est dépendant et partant sujet à être troublé par mille accidents qui font les afflictions inévitables. (B170 L132 S165)

*Divertissement.* — Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les saints et Dieu.

— Oui, mais n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ?

— Non, car il vient d'ailleurs et de dehors et ainsi il est dépendant et partant sujet à être troublé par mille accidents qui font les afflictions inévitables. (B170 L132 S165)

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans les temps qui  
160 ne sont point nôtres et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir et pensons à disposer les  
165 choses qui ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est ja-  
170 mais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. (B172 L47 S80)